

avec un scandaleux éclat correctionnel ou pire encore.

En vérité, les cartons secrets du sieur Vincent, se disant baron de Minalès, avaient déjà une méchante odeur de galères, il s'était permis, par exemple, d'imiter sur timbre quelques signatures qu'il tenait fort à retirer de la circulation.

Mais il jouait de bonheur : Marcelle devait être morte, et la comtesse de Lersant venait d'arriver à Paris en chaise de poste, la lettre à signature indéchiffrable n'ayant pas manqué son effet.

— J'ai trois impériales et cinq points, je garantirai ! se disait M. le baron.

XII.

LA PARTIE DE M. LE BARON.

La comtesse Ismène de Lersant, qui habitait à Paris le vieil hôtel Ponthervé, possédait, rue Richelieu, une fort belle maison de location dont le second étage était vacant. Après l'avoir fait meubler à neuf, elle l'offrit gratuitement et à vie au jeune ménage Durantais. Ismène avait un compte ouvert chez vingt fournisseurs de premier ordre, elle voulut que sa chère Clarisse eût chez eux un crédit illimité ; puis, craignant une trop grande discrétion, elle sut la contraindre à en user largement.

Il faut, avait dit le comte de Lersant, que M. Durantais soit obligé de conserver sa place chez Bruny et réduit à l'impossibilité de spéculer à l'avenir. Bien entendu, notre excellente Clarisse, votre sœur et votre fille d'adoption, ne doit plus, de ses jours, donner une leçon de musique. Prenons donc tous les biais possibles pour la mettre à son aise, mais point de fonds maniables.

Le médecin du comte guérit Emilien et ne lui présenta jamais son mémoire ; le tailleur du comte en usa de même. Il en était ainsi de tous les chapitres de dépenses importantes, au point que le bois de chauffage arrivait annuellement et sans frais de la forêt de Ponthervé, qui avoisine la Marne.

Emilien, naturellement orgueilleux et susceptible, fut froissé de recevoir tant d'aumônes déguisées ; il y eut même un jour à cet égard une explication très vive entre lui et le comte de Lersant, qui lui dit avec une franchise militaire presque brutale :

— Peu nous importe, M. Durantais, que vous soyez heureux ou non ! Vous ne nous devez rien, monsieur, pas un remerciement, pas une visite, pas un salut, rien ! Car nous ne faisons rien pour vous, et tout pour votre jeune femme qui, par le cœur, est de notre famille. Vous voici déchargé du poids humiliant de la reconnaissance. Ai-je été assez clair ?

— Trop ! monsieur le comte, répartit Emilien frémissant de colère. Si ma femme seule profitait de vos bienfaits, j'aurais déjà bien de la peine à le supporter patiemment ; mais vous me forcez à en prendre ma part !... Et la manière dont vous procédez fait injure à mon caractère !

— Corbleu ! monsieur Durantais, quand on est si délicat, on ne mange pas la dot de sa femme et la fortune de ses enfants !...

— Monsieur le comte, je vous dispense de vos leçons !

— Monsieur le spéculateur, vous êtes venu chez moi vous les faire donner ! Comment, il ne vous suffit pas d'avoir follement dévoré tout ce que notre chère Clarisse vous a apporté en mariage, vous voudriez aujourd'hui, par une fierté cruelle, l'entraîner de nouveau dans la misère, elle et ses enfants qui sont les vôtres ! Ismène et moi, nous ne le souffrirons pas, monsieur ! nous ne le souffrirons jamais !

Emilien s'emporta. Il s'était présenté cependant avec la ferme intention de rester calme. D'après les conseils de son ami le baron de Minalès, il venait simplement, dans l'intérêt de sa dignité, demander, à titre de prêt, une somme assez forte qu'il s'engagerait à rendre au bout de quelques années.

— C'est-à-dire, monsieur Durantais, que vous voudriez spéculer encore, répondit carrément le comte ; voilà justement ce que nous ne voulons pas !

— Mais comment m'acquitter envers vous ?

— Qui donc désire que vous vous acquittiez ?

— Moi !

De là partit la scène qui tournait si mal au gré d'Emilien profondément blessé par chaque parole.

— Monsieur le comte, s'écria-t-il enfin, sachez qu'il ne me convient pas de vivre d'aumônes...

— En ce cas, monsieur, il n'aurait point fallu commencer par épouser Clarisse Roverin ! Avez-vous été trompé sur sa position ? Vous a-t-on caché qu'orpheline recueillie par charité, elle

devait tout à Ismène ? Depuis lors, monsieur, elle est devenue la meilleure amie de sa bienfaitrice, qui en a trop fait pour s'arrêter et l'abandonner dans la détresse. Bref, monsieur ! si vous ne voulez pas être logé et chauffé gratis, si vous trouvez mauvais que ma femme solde les mémoires des fournisseurs de la vôtre, si votre orgueil en souffre par trop, vous avez une ressource : prenez l'initiative de la séparation de corps et de biens !...

Ces mots achevèrent de mettre hors de lui Emilien, qui termina une violente réplique en s'écriant :

— D'ailleurs, j'aime ma femme, et...

— Et vous voulez la rendre misérable, interrompit le comte.

— Je ne me séparerai pas...

— Nous plaiderons contre vous, monsieur !

— Elle me suivra.

— Non !... L'intérêt de ses enfants l'empêchera de vous obéir.

— Elle m'obéira...

— Eh quoi ! monsieur Durantais, vous voulez donc la tuer !... A notre retour ici, nous l'avons trouvée déjà très souffrante ; et, sans ma femme, elle eût succombé peut-être en vous laissant deux pauvres enfants au berceau !...

Le souvenir de Jeanne-Marcelle mourante se dressa comme un fantôme dans la mémoire d'Emilien. Serait-elle morte, s'il ne s'était point obstiné à la conduire à Paris ? Les reproches de Corentine retentirent dans son cœur ; il pâlit, et sa pâleur s'accrut en entendant le comte qui lui répétait :

— Nous ne vous avons rien caché, monsieur.

Eh bien ! connaissant le passé de Clarisse, vous deviez prévoir qu'elle serait toujours exposée à notre tendresse et à nos bienfaits.

Le rôle d'Emilien était déplorable. Au fond, il avait tous les torts, et surtout le tort inconnu d'avoir fait un mystère de ses précédents. Il venait, par sa maladresse, de provoquer la colère du comte, dont la fibre aristocratique était excessivement irritable. Au poids des aumônes s'ajoutait le poids des injures, et sans ingratitude il ne pouvait se conduire envers le mari d'Ismène comme envers un autre homme. Pour sortir de l'impasse où il s'était imprudemment engagé, il n'avait qu'un seul moyen, c'était de s'excuser de sa démarche avec une humilité sincère. Nature faible, il n'eut pas cette énergie d'ailleurs très rare ; il murmura d'un ton maus-

sade quelques vagues demi-menaces accompagnées de restrictions :

— De la part de tout autre, il ne souffrirait pas...

— Eh ! monsieur, répartit le comte, à tout autre, moi, je n'adresserais pas mes paroles...

Emilien allait répliquer, et sans doute il eût commis de nouvelles fautes, si la comtesse et Clarisse, entrant à la fois, n'eussent par leur présence mis fin à cette pénible scène. On se sépara convenablement, à l'amiable ; mais Emilien ne cessa plus d'être, vis-à-vis du comte et même de la comtesse de Lersant, dans des termes d'une extrême froideur.

A l'impériale on démarqua.

M. le baron de Minalès, déconcerté par les commencements d'exécution du système des bienfaiteurs de Clarisse, démarqua ses cinq points ; mais il ne désespérait pas de gagner.

Le pauvre homme fut autrement affligé en apercevant tout à coup que Marcelle n'était pas morte.

Marcelle vivait, Marcelle était guérie, et la comtesse de Lersant ne donnait pas un centime à Clarisse !... avec le plus beau jeu dans la main et malgré les plus savantes combinaisons, rien ! Déveine inouïe !... la mauvaise fortune du baron marquait trois impériales à son tour.

Il joua son va-tout sur une dernière carte ; Emilien reçut le conseil de tenter une démarche adroite auprès du comte de Lersant.

Quand le baron de Minalès connut dans tous ses détails la scène que nous venons de raconter, il se mordit les lèvres avec rage :

— Partie perdue ! s'écria-t-il, partie perdue !... A qui donc demander une revanche ?

Le passif hurlait plus fort que jamais. Déjà des gens de mauvaise mine inspectaient les alentours de sa demeure. Les créanciers s'armaient, les gardes du commerce allaient entrer en campagne.

M. le baron se voyait à la prison pour dettes en cavant au mieux ; il était fort attristé, l'aimable homme ! aussi n'eut-il pas hésité à faire égorger la moitié du genre humain pour se savoir à la tête d'une cinquantaine de mille francs. Lorsqu'on est en pareilles dispositions, l'on trouve quelquefois d'excellentes idées : M. le baron en cherchait une.

— Et cette petite Marcelle qui s'avise de ne pas mourir ! répétait-il sur tous les tons. Voilà bien le guignon le plus accablant !...

Il jurait, il blasphémait, il rugissait tout en

creusant sa tête d'homme postiche ; il se frappait le front, il suait à grosses gouttes ; ses épais sourcils noirs se decollaient par moments, et la teinture de ses cheveux ruisselait sur son teint castillan qui déteignait aussi.

— Mais qui diable aurait pu s'attendre à ce qu'une enfant de dix à onze ans, condamnée comme fille de poitrinaire, et atteinte d'une fluxion de poitrine, reviendrait de l'agonie!...

En vérité, le rétablissement de la petite Marcelle tenait du miracle.

A l'instant même où l'on reçut à Saint-Loup la lettre de son père, elle cessa de raler et rouvrit les yeux.

Corentine se hâta d'écrire :

« Ma fille et toutes ses amies, et toutes les miennes, faisaient des neuvaines pour votre chère enfant, mais son mal empirait toujours. A chaque minute, nous pensions qu'elle nous quittait : votre mot d'écrit, M. Emilien, l'a sauvée. On aurait dit qu'elle ne voulait plus mourir, puisque son père l'aimait encore et lui promettait de venir enfin.

« Venez donc, venez, maintenant ! ce ne sera déjà plus une malade que vous serrerez dans vos bras ; Marcelle est en pleine convalescence, le médecin n'a plus aucune inquiétude. »

Malgré son désappointement, le baron dut répondre de sa propre main, qu'en apprenant l'état affreux de Marcelle, M. Durantais avait failli mourir de désespoir ; qu'il avait eu un coup de sang et qu'il était encore alité.

Quelque temps après, Emilien écrivit lui-même :

« Sa maladie avait arriéré toutes ses affaires ; il avait failli perdre la place dont il vivait : ce n'était pas le moment de solliciter un congé ; mais, dès qu'il le pourrait, il s'échapperait de Paris pour aller embrasser sa fille chérie, sauvée par un vrai miracle, dont il rendait grâce à Dieu. »

Des raisons si évidemment bonnes apaisèrent Corentine, satisfirent Pierre-Paul et charmèrent Marcelle, toute pleine de l'espoir qu'elle verrait bientôt son père.

Emilien, transporté de joie à la nouvelle de la guérison de Marcelle, goûta aussi quelques jours de calme ; mais cette trêve fut courte. Il ne tarda point à s'apercevoir des douleurs poignantes de Clarisse minée par la jalousie ; il les attribua aux privations qu'elle endurait. Aussi accepta-t-il d'abord avec empressement et reconnaissance les bienfaits d'Ismène. Malheu-

reusement, son amour-propre excessif et surtout les conseils du baron de Minalès déterminèrent bientôt une nouvelle crise.

Forcé de céder aux remontrances menaçantes du comte de Lersant, il subissait toutes les tortures de l'orgueil vaincu. Le bel appartement qu'il occupait lui déplaisait à l'égal d'un cachot ; il ne pouvait y entrer sans humeur. Le luxe dont il jouissait lui était insupportable. Son caractère, autrefois égal, était tour à tour sombre ou violent. Tantôt il ne rompait pas un morne silence, tantôt il s'emportait pour des riens. Avec un aveuglement égoïste, il en voulait à Clarisse de n'avoir pas su vivre dans la position misérable dont Ismène venait de la retirer. Il l'aimait pourtant ; il ne songeait pas sans frémir à la possibilité d'une séparation, argument terrible dont s'était servi le comte de Lersant poussé à bout. Il aimait Clarisse, et certes il n'avait pas consenti sans répugnance à la laisser donner des leçons de musique ; mais il consentait, lui, à être un simple employé chez Brang, l'agent d'affaires. Les natures faibles sont pleines de contradictions. Il n'ignorait pas que la complexion de sa jeune femme était délicate ; il la voyait pâle et changée ; il en était inquiet par moments. Alors tout à coup il s'approchait d'elle, lui prenait les mains avec tendresse, et disait d'une voix émue :

— Quel bonheur, ma chère amie, que tu ne sois pas réduite à travailler !

Clarisse le regardait avec une mélancolie profonde, ou même détournait la tête pour cacher ses larmes.

— Il est bon ! pensait-elle, par instants le remords l'emporte en lui, mais il ne m'aime plus ; il n'aime plus mes enfants, il a cessé de nous aimer!...

Parfois avec une véhémence inattendue :

— Travailler ! répondit-elle, travailler ! Mais suis-je jamais plainte de travailler pour nous et nos enfants !

— J'ai admiré ton courage, murmurait Emilien.

— J'étais plus heureuse, moi, quand je travaillais, reprenait Clarisse, plus heureuse cent fois ! Si mon corps souffrait davantage, mon âme était moins abattue... Emilien ! comment tu es changé pour nous!...

— Moi ! qu'entends-tu par ces reproches ?

— Mon Dieu ! tu nous fuis... Je te vois à peine... Notre intérieur semble te peser !

— Non !... mais je me sens mal à com-

me dans cet appartement, répliquait Emilien d'une voix sourde.

Clarisse prenait cette réponse pour un prétexte, bien qu'elle n'ignorât point la querelle de son mari avec le comte de Lersant, — querelle où elle était bien forcée de s'avouer qu'Emilien avait eu tous les torts.

Trop souvent il arriva qu'elle le blessa en essayant d'obtenir des aveux qui, pensait-elle, le lui eussent ramené. La malheureuse jeune femme voulait profiter de ses instants de repentir pour lui arracher ses secrets, lui pardonner et obtenir une réconciliation sincère. Elle ne parvint jamais qu'à l'irriter davantage.

— Mon ami, tu me caches une partie de ta vie. Va ! ne crains rien ! je suis indulgente ; confie-moi tes secrets...

— Quels secrets, et que voulez-vous dire ? répliquait Emilien avec aigreur, au lieu de saisir une occasion si simple qu'il cherchait parfois sans la trouver.

— Eh bien ! où vas-tu le soir avec M. le baron de Minalès que tu sembles me préférer ? Cet homme est ton mauvais génie ! Il a détruit tout notre bonheur.

— Des allusions à la perte de votre fortune, madame, disait Emilien, je vous remercie. Je suis assez puni pourtant, puisque je suis contraint de recevoir les aumônes somptueuses de vos protecteurs.

— Emilien ! tu ne me comprends pas !...

— Pardon ! madame, vous vous exprimez assez clairement ; vous avez vos amis, souffrez que j'aie les miens !

— Je suis ta femme, je suis la mère de tes enfants ! Et tu me délaisses !... Ton amitié pour ce monsieur de Minalès m'afflige à toute heure.

— Votre jalousie est intolérable, Clarisse ! Faut-il donc que je vive en reclus, et qu'après avoir pâli toute la journée sur des chiffres, je me condamne à m'enfermer dans la maison que vous prête Mme la comtesse de Lersant ?

Clarisse, indignée, répondit une fois :

— Si je suis jalouse, moi ! vous êtes ingrat, monsieur !

Emilien, à cette parole, pâlit de fureur, la foudroya du regard, puis au lieu de répliquer, il sortit. — Il ne devait rentrer qu'au point du jour.

Clarisse désespérée ondit en larmes. Elle avait dépassé le but, elle avait fait à son mari une grave injure. Il allait s'en plaindre auprès

de cette autre femme qui avait eu le malheur de perdre son enfant.

Les noms funestes de Marcelle et de Corentine ne cessaient de retentir dans son cœur.

— Qu'ai-je donc fait, mon Dieu ! pour être ainsi trahie ? N'ai-je pas toujours été pour Emilien tendre et soumise ? Ai-je manqué de résignation ou de courage ? Quand il spéculait, au lieu de blâmer son imprudence, n'ai-je pas déploré sincèrement sa mauvaise fortune ? Ai-je douté de lui, moi ? Avait-il besoin d'aller demander des consolations à une autre ?... Malgré mes chagrins et ma souffrance, je suis belle encore ; je suis jeune, je ne manque ni d'éducation, ni d'esprit naturel, ni de talents pour le distraire. Pourquoi me délaissé-t-il et qu'a-t-il à me reprocher ? Faudrait-il aujourd'hui me brouiller avec Ismène, repousser sa sollicitude maternelle, sacrifier l'avenir de mes enfants ?... Oh ! non, je ne le ferai point, je ne me rendrai pas coupable envers ma bienfaitrice, ma seule amie, celle qui remplace pour moi toute ma famille éteinte.

Lorsque Emilien entra et vit Clarisse encore debout, bouleversée, les yeux rouges, frémissante de douleur, il ne lui adressa pas une parole. Seulement, avant de se rendre à son bureau :

— Madame, lui dit-il fort sèchement, je n'aime pas l'inquisition domestique. A l'avenir, vous m'obligerez en ne guettant pas l'heure de mon retour.

Clarisse ne put contenir ses sanglots.

— Emilien ne me traitez pas ainsi, dit-elle avec effort, vous me tuez ! Autrefois, quand je vous attendais, vous m'en remerciez avec tendresse.

— Autrefois, vous n'étiez pas jalouse.

— Me serait-il donc interdit d'être inquiète, si vous vous attardez ! N'espérez pas me rendre indifférente. Je vous aime toujours, moi !

— Cependant, madame, vous devriez haïr un ingrat !

— Pardon ! mon ami, pardon ! je rétracte cette parole qui m'est échappée malgré moi ! Oubliez, de grâce, que je l'ai jamais prononcée...

— Madame, vous allez me faire manquer l'heure du bureau.

— Un mot d'amitié, un seul ! par pitié ! je vous en supplie ! s'écria Clarisse en le retenant.

Emilien, touché de ses larmes, lui dit alors :

— Eh bien ! Clarisse, réjouissez-vous : M. de Minalès part pour l'Espagne ; j'ai passé la nuit

à l'aider à faire ses derniers préparatifs ; cessez donc de vous forger des chimères, adieu !

Clarisse essuya ses pleurs :

— Parti ! parti ! s'écria-t-elle avec transports, ô mon Dieu, soyez béni ! Emilien me reviendra !

Après avoir écrit une circulaire arrosée par quelques à-comptes adroit, M. le baron de Minalès était en effet bien parti.

Il allait, disait-il, en Espagne faire des rentrées considérables et suivre un important procès qui réclamait sa présence.

La circulaire eut un succès d'enthousiasme ; fouette cocher ! le baron disparut de l'asphalte parisien. Avait-il donc, le malheureux joueur, découvert quelque moyen de prendre sa revanche ?

Clarisse eut bientôt la douleur de s'apercevoir que l'absence de Minalès ne changeait rien à la conduite de son mari, toujours irritable ou taciturne, toujours inquiet ou pensif.

Elle redevint languissante.

— Qu'as-tu donc, au nom du Ciel, qu'as-tu ? lui demandait tendrement Ismène. Quel secret me caches-tu ? ne suis-je point ton amie, ta sœur, presque ta mère ? Parle ! réponds-moi ! Ton mari te rend-il malheureuse ? . . . Tu souffres, je le vois bien ! Avoue-moi tes peines ; demande-moi un conseil au moins ; ouvre-moi ton âme, nous pleurerons ensemble !

Mais Clarisse ne voulait pas accuser son mari ; Clarisse ne voulait pas rompre son héroïque silence.

Peu de jours après le départ impromptu de M. le baron Vincent Minalès, un dimanche, vers midi, l'un des garçons de M. Bruny entra chez M. Durantais, et lui remit une lettre de province portant sur l'enveloppe les mots : *très pressée, très pressée*.

Emilien, qui se faisait adresser les lettres de Corentine à son bureau, parut tout d'abord contrarié ; mais, rompant le cachet, il poussa presque aussitôt un cri de désespoir :

— Oh ! . . . c'est infâme ! . . . dit-il avec horreur. Je pars, cette fois, . . . sur-le-champ ! . . .

— Qu'as-tu, mon ami ? demanda Clarisse tremblante.

La pâleur d'Emilien redoubla ; il mit précipitamment la lettre dans son portefeuille.

— Fais faire ma valise de voyage ! répondit-il.

Et il sortit pour aller demander à M. Bruny l'autorisation de s'absenter quelques jours et

pour faire d'autres démarches non moins indispensables.

— Pourquoi part-il ? où va-t-il ? Que contient cette lettre, ô mon Dieu ! se disait Clarisse avec effroi.

Les noms de Corentine, de Marcelle et du baron de Minalès, qu'elle ne séparait pas dans sa pensée, vinrent tour à tour sur ses lèvres.

Elle admit que le baron avait emmené Corentine avec lui ; elle devina que l'enfant de son mari n'était point morte, comme il l'avait cru ; elle supposa qu'une rechute s'était déclarée et que Marcelle était de nouveau en danger de mort. Clarisse était loin, bien loin d'avoir senti la vérité dans toute son épouvantable étendue.

— Mon Dieu ! dit-elle, est-ce un crime que de ne point désirer que cette innocente créature survive une seconde fois ! . . . O mon Dieu ! ne faites point retomber votre colère sur mes enfants à moi, Gilbert et Léonie !

Elle courut à ses enfants, elle se mit à genoux entre eux, et en vérité sa grande âme fit une prière pour la fille de sa rivale.

— Non ! non ! je ne veux plus désirer cette mort ; je me repens de m'en être un jour félicitée ! Sauvez leur enfant, mon Dieu, et prenez pitié de nous !

Le petit frère et la petite sœur de Marcelle, imitant leur mère, joignaient les mains.

Or, après sa prière, sublime d'abnégation, Clarisse sentit un calme divin pénétrer son cœur.

Le soir, à six heures, sans même avoir dit où il allait, Emilien Durantais prenait la poste.

XIII.

QUET-APENS.

Pierre-Paul avait quatorze ans. Grand et vigoureux pour son âge, il était surtout remarquable par la rare perfection de ses traits. Les peintres espagnols ont affectionné le type brun et fier, fin et doux à la fois, dont le jeune gars offrait le modèle avec ses grands yeux noirs, ses longs cheveux bouclés, son teint chaudement coloré par le soleil, ses lèvres rouges et son sourire un peu rêveur. Sur certaines vieilles toiles qui passent à bon droit pour des chefs d'œuvre, on trouverait le portrait de Pierre-Paul vêtu peut-être en page de Philippe II, peut-être en gitan adolescent.

Sa grâce juvénile n'avait rien d'efféminé ; ses allures nécessairement rustiques, rien de grossier, rien de vulgaire, parce qu'il n'avait cessé de cultiver son esprit. A coup sûr, un connaisseur eût admiré la tête caractéristique de ce simple pâtre breton ; les jeunes filles de Saint-Loup se bornaient à dire :

— C'est déjà le plus beau gars de la paroisse.

Les compères, compagnons ou contemporains de Joseph et de Gervais Roverin, de Jacques Morgan, le mari de Corentine, de Jérôme et de Grégoire Gillet, les deux neveux du maire, c'est-à-dire les hommes de quarante à cinquante ans, trouvaient tout naturel qu'il eût des rapports de physionomie avec les jeunes messieurs de Beauval.

— Dam ! il était fils d'un monsieur, d'un savant ; il tenait de son père, ce bon Joseph qui fut si longtemps la gloire du clocher. Il ne gardera pas toujours les vaches, s'écriaient-ils. Quelque beau matin, il plantera là les sabots et la veste de paysan, il s'en ira bravement à Paris.

Ces propos attristaient parfois Corentine, qui avait renoncé à les combattre hautement, mais non à dissuader Pierre-Paul d'y céder jamais.

— Tant que Marcelle demeurera ici, chez nous, mère Morgan, répondait-il, vous pouvez être bien tranquille.

Corentine n'était pas pleinement satisfaite de cette réponse. Sans cesse elle laissait percer la crainte que Marcelle ne fût un jour emmenée à Paris, elle s'en lamentait avec son éloquente tendresse, elle touchait vivement Pierre-Paul ; mais celui-ci, éclairé par les dires contradictoires de tous les Roverin, se gardait bien de renoncer à ses études. Bien moins par obéissance aux ordres de son oncle, bien moins par ambition que par amour, il travaillait avec une application soutenue.

Il devait à ces travaux une frappante expression d'intelligence qui, jointe à une grande simplicité, lui gagnait tous les cœurs. Il partageait sincèrement les appréhensions de Corentine ; pourtant, si Marcelle était emmenée à Paris, il voulait être capable de l'y rejoindre. D'ailleurs les progrès qu'il fit, seul ou presque seul, développèrent en lui le goût de l'étude. Blaise Cordon n'avait plus rien à lui enseigner, mais Pierre-Paul ne manqua jamais de livres. Ses prix d'abord, et la petite bibliothèque de son père, qui n'avait guère rapporté à Saint-Loup que des ouvrages d'éducation, enfin la vaste bibliothèque du château, celle du curé ou des au-

tres notables de la paroisse, étaient pour lui des sources inépuisables.

Il se plongeait à présent avec une ardeur extrême dans les mathématiques, car il avait entendu dire par M. de Beauval qu'elles mènent à tout au temps où nous vivons. Il prit ces mots à la lettre. Son but était de n'être jamais séparé de M. de Beauval ; pour l'atteindre, il étudiait les mathématiques de préférence à tout le reste.

Était-il embarrassé, lorsqu'après avoir fait tous ses efforts il ne parvenait pas à comprendre, il allait, suivant le cas, questionner le curé, le notaire ou le médecin de Saint-Loup. Pendant les vacances, Eugène et Louis de Beauval allaient au-devant de ses désirs ; ils lui donnèrent quelques notions de dessin ; ils lui apprirent à diriger ses études un peu moins au hasard.

Le bon temps pour Pierre-Paul que la saison des vacances ! Ces deux messieurs étaient si aises d'être professeurs à leur tour, et au fond des bois de se faire démontrer par le petit paysan la valeur du carré de l'hypothénuse. Le sable fin suppléait au tableau noir, la houlette à la craie. Eugène et Louis se perchaient sur des fagots ; Pierre-Paul traçait la figure, et Plantiau, gravement assis, tout en veillant de loin sur les vaches, semblait se pénétrer de la géométrie de Legendre ou des éléments d'algèbre de Bourdon. La leçon finie, élève et professeur allaient ensemble dénicher des merles, ou bien changeant de rôles, ils se baignaient tous trois dans le Coësnon, la baignade n'étant autorisée par M. de Beauval qu'en compagnie de Pierre-Paul et de Plantiau.

Le maître de natation était aussi à certains égards maître de gymnastique, mais ici l'art échangeait avec la nature. Eugène et Louis avaient de meilleurs principes. Pierre-Paul plus d'expérience et de dispositions naturelles. Le saut, la course, le jeu de pierres, l'escalade, l'escrime même, et souvent l'équitation à dos de vache, variaient avec avantage les leçons de dessin, de mathématiques ou de belles-lettres.

Un jour, il y eut une séance mémorable à laquelle assistèrent non-seulement Marcelle, les cousins et cousines Morgan, les cousins et cousines Roverin, mais encore Mlles Laure et Suzanne de Beauval. Eugène et Louis avaient mis des bonnets carrés et des robes noires, l'un était le recteur, l'autre l'inspecteur de l'académie ; on se réunissait en un rond point solitaire, sous la garde du vigilant Plantiau ; Pierre-Paul subit un